ESQUISSES PITTORESQUES ET DESCRIPTIVES DE LA VILLE ET DES ENVIRONS DE...

Esquisses pittoresques et descriptives de la

VILLE de NAPLES et DE SES ENVIRONS.

DEUXIEME PARTIE.

Vues de Naples et de ses principaux édifices.

VUE GÉNÉRALE DE NAPLES.

La ville de Naples se dessine en amphithéâtre sur un large et beau cratère, que des bras de mer séparent d'un côté de l'île de Caprée, et de l'autre des îles de Procida et d'Ischia. Elle est adossée aux collines de *Pausilype*, des *Camaldules*, du *Vomero*, de l'*Arenella*, de *Capodimonte*, de *Miradois*, de *Capodichino*, de S.[te] Marie *del Pianto*. Celle de *S.[t] Martin* avec la magnifique chartreuse aux murs crénelés et d'une blancheur éclatante, se détache de cette chaîne, et domine ainsi que le fort *S.[t] Elme* la ville et le port de Naples. Toutes ces collines sont couvertes de maisons de plaisance, de vignobles et de jardins délicieux. Le château-de-l'Œuf forme, pour ainsi dire, le premier dégré de ce magnifique amphithéâtre, et c'est de là que le mont *Echia* s'offre d'abord aux yeux du spectateur placé sur mer. On a donné à ce mont le nom de *Pizzofalcone*, parce qu'il est très-escarpé du côté de la mer. Jusqu'au tems des Aragonais ce rocher que nous voyons aujourd'hui garni de belles maisons n'a été qu'une forêt. Un isthme et un pont le joignent à l'île que Pline appela *Mégaride* et qui prit le nom d'île du Sauveur lorsque les PP. Bénédictins l'occupèrent. Elle passa ensuite aux religieuses de S.[t] Sébastien. Mais Frédéric II la munit de fortifications et en fit une des quatre citadelles de la ville.

Le rocher de *Pizzofalcone* sépare Naples en deux parties inégales; l'une comprend la *rivière de Chiaia*, ornée d'une rangée de palais, et qui se réunit d'un côté (et c'est l'occidental) à *Mergellina* et de l'autre au rivage de S.te Lucie, autrefois encombré de masures et de huttes de pêcheurs. En 1620 le Vice-roi Borgia en fit abattre une partie, le reste disparût entièrement en 1806.

Une même rue longe toute cette étendue de rivage, et monte de *Mergellina* au Pausilype. A *Chiaia*, elle est séparée de la mer par la *Villa royale*, délicieuse promenade publique. On remarque en face de la principale entrée l'église de *S.te Marie de la Victoire* qui rappelle aux Chrétiens la victoire de Lépante. De fort belles habitations ont remplacé le couvent des *Théatins* qui était annexé à l'église. — Un peu plus loin, et à droite de la rue, on voit la petite Villa royale du *Chiatamone* que l'on laisse derrière soi en avançant vers S.te Lucie. Là, la rue cesse de côtoyer la mer, qu'elle retrouve plus tard au Môle et qu'elle ne quitte plus. Tout cet espace est occupé par la Darse au-dessus de laquelle s'élève la partie méridionale du Palais de nos Rois. On aperçoit ensuite le Château-neuf, le port en construction; et de l'autre côté du phare le vieux port et le pont qui prolonge la superbe rue de Charles III. qui suit toujours la marine, rase le château du *Carmine* et se réunit à l'autre pont dit de la *Madelaine* sous lequel coule le *Sebeto*. — C'est ainsi que la côte, la rue et les *villas* embellissent tantôt d'un côté et tantôt de l'autre le bord oriental de cet admirable cratère jusqu'à Portici et à Résine.

Les antiquités de la ville de Naples sont assez remarquables quoique peu nombreuses. Au pied de la colline où l'on voit maintenant l'église de S.t Jean Majeur étaient l'ancien rivage, le port grec, la tour de Phalère, le tombeau de la Syrène et le fameux portique, dont les peintures ont été décrites par Philostrate. L'édi-

fice que l'on remarque près des murs antiques de la ville c'est le gymnase restauré par l'Empereur Titus; plus loin c'est l'amphithéâtre, et enfin le théâtre où Néron chanta devant le peuple. On voit les restes de plusieurs temples dispersés dans les quatre régions de la ville. Les plus remarquables étaient consacrés à Castor et à Pollux, à Cérès, à Neptune, à Vesta, à Hercule, à Arthémide, à Parthénope et à d'autres divinités nationales.

LA RIVIÈRE DE CHIAIA.

La mer, un jardin public, une grande rue, de beaux palais et d'agréables collines qui la tiennent à l'abri des vents du nord forment les lignes principales de la *Rivière de Chiaia*. Les jeux que l'on y célébrait du tems des Grecs en l'honneur de Jupiter Olympique lui firent donner le nom de *plage olympique;* et c'est le mot latin *plaga* que le peuple napolitain changea en celui de *Chiaia*. Une partie de cette superbe rue s'étend en ligne droite jusqu'à la grotte de Pouzzol, l'autre en ligne courbe sur la mer depuis *Mergelline* jusqu'à la pointe de Pausilype. Le vice-roi Duc de Médina-Cœli fit paver cette rue en 1697 et l'orna d'arbres et de quelques fontaines grossières: elle devait même porter son nom qui demeura seulement sur l'inscription de la plus grande de ces fontaines et disparût avec elle. Cependant cette *rivière* ne fut comprise dans le circuit de Naples qu'en 1782, lorsqu'on abattit la porte de *Chiaia*. Plusieurs églises décoraient cette rue; quelques-unes ont été démolies lorsqu'on prolongea la *villa royale* et les autres sont très-peu remarquables. Celle de S. Léonard fut démolie en 1807, et son emplacement forme à présent la belle terrasse qui s'avance dans la mer vis-à-vis l'obélisque élevé au milieu du bosquet de la *villa royale*. Mais les amis de l'humanité arrêteront avec satisfaction leurs regards sur l'édifice annexé à l'église de S. Joseph à *Chiaia*, qui appartenait autrefois aux Jésuites. Le Roi Ferdinand I.er qui avait d'abord changé en collège nautique le collège des Jésuites, y fonda en 1818 un hospice pour les pauvres aveugles qui y reçoivent des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, d'histoire, de géographie, etc. Un concert de musique exécuté par ces aveugles est un spectacle très-touchant.

Les étrangers qui viennent passer quelque tems à Naples, fixent ordinairement leur demeure à la Rivière de Chiaia, qu'ils trouvent maintenant si belle et si fréquentée. Autrefois cependant elle était déserte et négligée ; de sorte que les corsaires y débarquaient et la pillaient impunément. C'est pour se défendre de ces incursions qu'on garnit le rivage de plusieurs tours parmi lesquelles on remarque encore à l'un des angles du palais du Prince Torella, celle que fit bâtir en 1563 le Marquis de la Valle Mendozza, l'un de ses nobles ancêtres.

Il y a auprès de la grotte de Pouzzol une petite église nommée à cause de ce voisinage *S.te Marie de Piedigrotta*. Elle fut édifiée en 1353 à la suite d'un rêve merveilleux fait par trois individus le 8 Septembre. On prétend que la Vierge leur apparût et leur commanda d'ériger cette église, qui n'a rien de remarquable et qui doit toute sa célébrité à la piété du peuple napolitain et à la fête du 8 septembre qui est la principale de la ville. C'est ce jour-là que la *Rivière de Chiaia* se montre dans toute sa pompe.

VUE DE L'IMMACOLATELLA.

Tels ont été les changemens opérés par le tems dans le gisement et la configuration du rivage de la ville de Naples du côté du sud-est, que si un Napolitain du XIII.ème siècle revenait au monde, il serait bien embarrassé de reconnaître le déplacement de cette partie de la métropole. Ce rivage fut abandonné pendant long-tems aux pêcheurs. Il n'y avait ni rue, ni le moindre ornement. Les vagues de la mer venaient se briser contre les murs des maisons, les égôuts s'y montraient à découvert, et tout, en un mot, était de la plus grande malpropreté. On doit à Charles III cette belle rue de la *Marinella*, qui en partant du Môle et longeant toujours la mer, va se réunir à celle de Portici. Pour la construction de cette nouvelle route, on jeta sur la mer un pont dont les arches sont assez hautes pour permettre à des vaisseaux marchands d'y passer dessous et de s'abriter dans le bassin appellé *Molo piccolo*, qui reste à gauche de la rue. Un autre pont plus petit fut jeté sur un large fossé qui servait de lit à la plupart des ruisseaux de la ville. C'est encore à Charles III. que l'on doit la porte du *Carmine*, les sièges de pierre au bord de la mer, le pavé et la régularité de toute cette grande rue, dont les travaux commencés en 1749 par l'ingénieur Bompié, sous la direction de l'amiral Reggio, furent achevés en 1755. Une inscription latine du célèbre Mazzocchi, placée sur le petit pont, nous apprend que cet important ouvrage fut fait aux frais de ce grand Monarque (*ex suis privatis rationibus.*)

Cette belle rue laisse à droite du pont plus grand et presque vis- à-vis du *Molo piccolo* un cap s'avançant dans la mer et s'offrant le premier à la vue des navigateurs dirigés vers le port. Cet emplacement parût assez convenable pour y établir la rési-

dence de la Députation de santé, et du Capitaine du port. On y éleva un édifice octogone bâti en pierres de taille avec des ornemens en stuc, et composé de deux étages, avec deux escaliers extérieurs par lesquels on peut communiquer avec les navires qui demandent pratique. Cet édifice est défendu du côté de la mer par une batterie à fleur d'eau. Le nom d'*Immacolatella* que porte ce lieu lui vient d'une statue en marbre de la Vierge sans tâche (*Concezione Immacolata*) dressée sur la façade de ce palais du côté de la rue.

Du côté oriental du même édifice on remarque une grande jetée sur laquelle on élève des monumens de circonstance lorsque la ville veut honorer particulièrement le débarquement de nos Princes ou d'autres Souverains.

VUE DE NAPLES

PRISE DE MERGELLINA.

De quelque côté qu'on la regarde, la ville de Naples a toujours un aspect enchanteur et pittoresque. Mais rien ne peut surpasser la beauté du tableau qui se déroule aux yeux de l'observateur tournant le dos à Pausilype. Les points de vue les plus remarquables qui s'offrent d'abord à ses yeux sont les belles collines du *Vomero* et d'*Antignano*, couvertes d'arbres et couronnées d'édifices parmi lesquels se distinguent le château S.[t] Elme et la chartreuse de S.[t] Martin. Une grande partie de la ville semble en descendre par dégrés jusqu'à la *Riviera* de *Chiaia* pour se joindre au *Platamone*, auquel se réunit par un petit isthme le fort de l'Œuf, célèbre par tant de souvenirs historiques. On aperçoit dans le lointain un bras des Appenins, d'où se détache le Vésuve, ensuite la chaîne de montagnes coupée par le bras de mer, qui sépare le Cap de Minerve de l'île de Caprée, et enfin cette île fameuse qui borne et embellit en même tems ce délicieux cratère. Et lorsque les yeux satisfaits d'une perspective aussi belle et aussi variée, l'observateur instruit reporte ses regards sur les lieux qui l'environnent, il doit à coup sûr en s'abandonnant à ses rêveries, être frappé de tous les souvenirs qui s'offrent à chaque pas à son imagination et qui ajou-

2

tent un puissant intérêt aux charmes naturels de Pausilype. C'est ici en effet que Marius et Cicéron venaient se délasser des travaux des camps et du barreau; que Pollion prodiguait ses trésors pour rivaliser avec ce Lucullus qui y possédait une *villa* magnifique et que d'autres illustres Romains venaient jouir des plaisirs de la campagne. Lorsque l'astre de Rome s'eclipsa, les moines de S.t Benoît y remplacèrent les maîtres du monde, comme les recollets les ont remplacés au Capitole, et l'on voit maintenant sur les restes des constructions de Lucullus l'humble cellule d'un hermite.

Mais si en méditant sur ces vicissitudes on ne saurait se défendre d'une impression pénible, un sentiment plus doux, celui de l'admiration et de la sympathie s'empare de nous à la vue de cette belle *Mergelline* que les vers harmonieux du Sannazar ont célébrée, et qui fut sa demeure champêtre et son tombeau. Du tems de la féodalité les Carafa, les Colonna, les Sangro, les Mirelli, les Galiati, les Spinelli, les Coppola, les Mazza, les Maddaloni ornèrent cette charmante colline de belles maisons de plaisance. La *villa* du Prince de Roccella se distinguait entre toutes par ses statues et le luxe qui régnait dans ses vastes appartemens. Celle du Duc de Cantalupo, placée entre les plages de *Mergelline* et de Pausilype était regardée comme le temple des Muses italiennes, car c'est là que se rassemblaient Bertola, Rezzonico, Fantoni, Zacchiroli, Serio, Campolongo, Filomarino, Gargiulli, De Rosa, Mollo, Imperiali, Mattei, de Rogatis, le Marquis Gargallo, Calzabigi, Pagano, Palmieri, Cirillo, Cotugno, Filangieri, et tant d'autres illustres savans et littérateurs nationaux et étrangers. On rencontrait aussi dans ces brillantes réunions M.mes de Castelpagano, de Montemiletto, de Spinelli-Belmonte, amie et protectrice du Métastase.

RESTES

DU PALAIS DE DONN'ANNA.

Pausilype est, peut-être, la plus délicieuse et la plus riante des collines de Naples comme elle en est assurément la plus renommée et, pour ainsi dire, la plus historique. Depuis qu'une belle rue ouverte dans ses flancs la réunit en quelque sorte à la capitale, on y a élevé et on y élève tous les jours d'élégantes maisons de plaisance, qui en feront bientôt le bras droit de la ville, comme Portici en est le gauche. Mais ce qui frappe d'abord la vue lorsqu'on promène les regards sur son beau rivage c'est cette grande construction qui s'avance dans la mer non loin de Mergelline. On croirait au premier coup-d'œil qu'elle a été la demeure des rois, tant elle est majestueuse, imposante et sévère. En effet le peuple lui donne le nom de *Palais de la Reine Jeanne :* ce n'était cependant que la maison de plaisance de Donn'Anna Carafa, princesse de Stigliano. Ce nom prononcé à l'espagnole et corrompu par le peuple a été changé en celui de *Dognanna*, sous lequel l'édifice est le plus communément connu. Cette dame, noble, jeune et héritière d'une fortune immense était si fière de tous ces avantages qu'elle ne voulut accorder sa main qu'au Duc de Médina de *las Torres* que la fa-

veur du Comte d'Olivarès fit en 1636 nommer Vice-roi par Philippe IV.

Ce couple orgueilleux, dédaignant d'occuper un palais qui ne fut pas adapté à sa grandeur, chargea Côme Fansaga d'en élever un qui surpassât tous les autres en magnificence. Cet architecte commença par en jeter avec une étonnante solidité les fondemens au milieu des eaux. Les proportions en sont colossales, mais régulières et bien entendues, de sorte qu'on peut le comparer aux plus somptueux édifices vénitiens.

Ce palais devait contenir six appartemens séparés, outre le théâtre, les bains, les salons et toutes les dépendances d'une grande maison. On y employa 400 ouvriers et 150 mille écus. On fit une avenue par laquelle les voitures devaient arriver au second étage, tandis qu'au moyen des barques on sortait du premier. Mais la disgrâce du Comte d'Olivarès qui entraîna celle du Duc de Médina arrêta pour toujours cet admirable ouvrage; car la princesse qui ne suivit pas l'ex-vice-roi son époux à Madrid à cause de sa grossesse, exposée aux dédains de toutes les dames qu'elle avait offensées dans ses jours de bonheur, fut attaquée d'une fièvre pédiculaire qui la conduisit au tombeau.

Aujourd'hui l'industrie nationale a installé une verrerie dans ce palais à moitié ruiné.

VUE

DE LA VILLA ROYALE.

C'est en ligne droite de la petite église de S.te Marie de la Victoire que le roi Ferdinand I.er fit construire en 1778 le beau jardin, nommé *Villa royale*, dont le public commença à jouir dès 1782. Parallèle à la *Riviera* de *Chiaia*, et rasant presque la mer, il est fermé par des balustrades de fer du côté de la rue, et par un parapet en pierres de taille le long du rivage. Deux jolis bâtimens de plain-pied, couronnés par des terrasses et entourés de portiques en embellissent l'entrée. Il y avait autrefois d'un côté un café, de l'autre un restaurant; le café existe toujours avec une salle de billard, mais les salles du restaurant sont occupées par des marchands de coraux, de pierres de lave, d'estampes etc. etc. Le jardin a sept portes garnies de grilles; deux aux extrémités, trois donnant sur la rue, et deux du côté de la mer. Il est distribué en cinq allées: celle du milieu qui est la plus large est découverte et a une belle fontaine au centre, où l'on a vu long-tems le célèbre groupe en marbre du *Taureau Farnèse* que l'on admire maintenant dans une des cours du Musée-Bourbon. On y a substitué le superbe monolite de granit en forme de bassin que l'on voyait autrefois devant la cathédrale de Salerne et qu'on a eu tort de pla-

cer ici sur des lions qui en masquent une partie. Des acacias rangés en lignes droites ont remplacé les vieux bereeaux de vignes qui ont formé jusqu'en 1806 les deux allées principales du jardin. Un parterre à compartimens tapissé de fleurs occupe le terrain qui reste entre l'allée de droite et les balustrades du côté de la rue. Tout l'espace entre l'allée de gauche, et le parapet vers la mer forme une agréable promenade, ombragée par des arbres toujours verdoyans. Des fontaines, des statues et des bancs revêtus de marbre décorent les différentes parties du jardin.

Lorsque ce jardin fut ouvert au public on avait coutûme pendant deux mois d'été de l'éclairer le soir par nombre de lanternes et d'y ériger une orchestre où les élèves des quatre conservatoires de musique de la ville exécutaient des nocturnes et de magnifiques concerts. Maintenant ce sont les musiciens des régimens de la garnison qui, les jours de fête y jouent à tour de rôle les plus beaux morceaux de musique de nos théâtres. Des réverbères fixes éclairent tout le jardin dans les mois d'été.

Mais la partie la plus délicieuse du jardin est sans contredit ce qu'on appelle la *Villa nuova*, qui y fut ajoutée depuis 1806, et qui est plantée et disposée à l'instar des jardins chinois ou anglais. Une belle terrasse, qui s'avance dans la mer, là où était l'église de S.t Léonard, en face d'un obélisque servant de gnomon, deux petits temples dédiés l'un à Virgile, l'autre au Tasse, (un troisième devait être érigé au Sannazar) un Café avec des bains, une fontaine, des statues, des bancs ornent aussi la *Villa nuova*, qu'on a l'intention de prolonger davantage. On a déja nivelé tout le terrain qui de son extrêmité occidentale s'étend jusqu'au carrefour où aboutissent les trois rues de la *Riviera* de *Chiaia*, de *Mergellina* et de *Piedigrotta*. On a même posé une petite balustrade de fer le long de l'espace nivelé du côté de la rue, mais les travaux ont été suspendus du côté de la mer. On a construit dernièrement un large trottoir, côtoyant d'un

bout à l'autre la *Villa royale*, et l'on est occupé à rebâtir à neuf et à dos d'âne la rue qui de l'église de S.te Marie de la Victoire va se joindre à celles de *Mergellina* et de Piedigrotta, pour empêcher les débordemens des eaux pluviales produits par sa surface unie. Les napolitains sont surtout redevables de cet intéressant ouvrage aux soins de M.r le Commandeur Sancio, intendant actuel de la Province de Naples.

VUE DU TOMBEAU DE VIRGILE.

Le petit mausolée qu'une tradition fort douteuse désigne sous la dénomination de *Tombeau de Virgile*, n'est en effet qu'un de ces monumens assez communs que les anciens appellaient *Columbarii*. Il est situé à gauche de l'entrée de la grotte de Pausilype du côté de la ville, et à la hauteur de l'ancienne route, qui menait à Poussol. On y monte par une rampe bien large, qui de la rue de Mergelline aboutit à la crête de la colline de Pausilype. A moitié chemin on rencontre une porte d'assez mauvaise apparence qui, en vous introduisant dans l'enceinte d'une métairie, vous conduit par un sentier étroit taillé dans la montagne, jusqu'au tombeau, dont l'ouverture est pratiquée maintenant en face de l'entrée qui était autrefois du côté de l'ancienne route de Poussol. Le plan du monument est un carré de quinze pieds et demi sur chaque face, et la hauteur de la voûte est de neuf pieds et demi. Il est de construction réticulaire en dedans; mais les arcs et les pieds-droits sont en grosses briques. Deux soupiraux ménagés à droite et à gauche dans le ceintre et un autre plus petit au-dessus de la porte ceintrée donnent du jour à ce *colombarium* entouré de dix niches où l'on déposait les urnes cinéraires. Le pavé de l'aire était en mosaïque et formait de petits dés de marbre blanc et noir. Son extérieur n'offre mainte-

nant à la vue qu'un massif informe : mais il paraît qu'il représentait autrefois une colonne tronquée. On y chercherait envain ce fameux laurier qui avait couronné pendant des siècles la plateforme de ce mausolée.

Une inscription latine qu'on lit sur une table de marbre enchâssée dans le roc auquel le monument est adossé nous apprend qu'il a reçu les cendres de celui qui chanta les bergers, les champs et les héros. Cette inscription y fut posée en 1554 par les chanoines de l'abbaye de Piedigrotta qui étaient alors les propriétaires de la ferme, où s'élève le modeste mausolée, au milieu duquel quelques écrivains prétendent qu'il a existé une urne, entourée de neuf colonnes, avec l'inscription si connue : *Mantua me genuit* etc. etc. ; mais qu'il fut dépouillé de cet inappréciable monument par le Roi Robert qui le fit transporter au Châteauneuf, où personne ne l'a jamais vu.

Il est hors de doute que la ville de Naples renfermait le tombeau de Virgile, et nous en trouvons quelques allusions dans Pline, Servius, Martial, le Stace et Silius Italicus. Mais il n'y a que le grammairien Donat qui en a parlé plus particulièrement et qui a dit que ce monument était placé sur le chemin de Poussol à deux milles de Naples vers la grotte de Pausilype : ce qui ne signifie pas précisément à l'entrée. Au reste ce tombeau ne présente rien qui soit digne de la grandeur d'Auguste et de la gloire de Virgile; et quant aux assertions de Jean Villani, l'auteur des croniques, elles ne sont d'aucune importance lorsqu'il suit dans ce qu'il raconte les croyances populaires, et qu'il fait du prince des poètes un magicien du premier ordre, qui délivra Naples des serpens, des sangsues et des cigales, tira une quantité de poissons d'une pierre et par la puissance de son art perça dans une seule nuit la grotte de Pausilype.

VUE DE L'ÉGLISE

ET DU CHATEAU DU CARMINE.

L'église du *Carmine* s'élève non loin de la place du *Marché*, que deux grands événemens ont rendue célèbre; car c'est là que Conradin de Souabe eût la tête tranchée et que commença la révolte de *Masaniello*. Ce n'était d'abord qu'une petite chapelle édifiée par quelques religieux de Notre-Dame du Mont-Carmel avec le produit des aumônes qu'ils tenaient de la piété des Napolitains. Mais en 1269 elle fut agrandie et restaurée avec une magnificence royale par l'impératrice Marguerite, mère du jeune Conradin. Arrivée trop tard pour empêcher la cruelle exécution de son fils unique, cette auguste infortunée ne trouva d'autre adoucissement à sa douleur qu'en employant son or à des œuvres de piété. C'est derrière le maître-autel que reposent les restes de Conradin et de Frédéric d'Autriche qui partagea le malheureux sort de son cousin. Ils y furent placés du tems de Ferdinand d'Aragon qui en 1484 fit changer la forme de l'église. Mais depuis 1767 elle a toujours été telle qu'on la voit aujourd'hui. Ce fut alors qu'on enleva de la partie supérieure de la nef les belles peintures à fresque qui coutèrent la vie à leur auteur Rodérigue surnommé le Sicilien, élève et victime de Bélisaire Corenzio qui, ne pouvant lui pardonner sa supériorité, devint son lâche assassin.

Cette église est enrichie de marbre et d'ornemens en stuc; mais ce n'est pas un bel édifice. Le maître-autel et la tribune sont du chev.r Cosimo. On y révère un fameux Christ qui, d'après ce que l'on raconte, lorsque Alphonse d'Aragon assiégeait en 1439 la ville de Naples, baissa la tête pour esquiver un coup de canon qui n'endommagea que sa couronne d'épines. Le lendemain, un boulet ayant emporté la tête à l'Infant D. Pèdre au moment qu'il approchait des tranchées, Alphonse se décida à suspendre le siège. Le peuple napolitain a beaucoup de dévotion pour ce Christ, qu'on ne découvre que le premier jour après Noël. Le tableau du Tabernacle qui représente le Père Éternel avec le Saint-Esprit est peint par Giordano; celui de l'Assomption à droite du maître-autel et les fresques sont de Solimène. Un tableau du Santafede est dans la chapelle de la famille Danza. C'est dans cette église qu'a été enseveli le peintre Agnello Falcone.

La sacristie était digne d'attention pour tout ce qu'elle renfermait de précieux en or, en argent, et en pierreries, et surtout par un groupe sculpté sur de l'ambre qui représentait Jésus, la Vierge et S.t Jean, et par une relique du bois de la Sainte-croix, donnée par le Général de Lautrech à ces religieux. Le clocher de l'église, remarquable par sa hauteur a été construit jusqu'au second ordre par le Conforto; le reste a été continué sur un autre plan par Joseph Nuvolo. Une porte, placée au bas du clocher, introduit au cloître du couvent qui conserve encore à son entrée la statue de l'impératrice Marguerite.

Le château du *Carmine*, qui doit son nom au voisinage de cette église, n'était qu'une vaste tour lorsque Ferdinand d'Aragon en fit entreprendre la construction en 1484. Le vice-roi Don Pèdre de Tolède fit construire une muraille qui de cette tour se prolongeait vers la marine, et fit édifier en même tems la porte dite de la *Conceria* (Tannerie). Dans la suite le Duc d'Alcalà, en donnant à la forteresse une forme carrée, l'agrandit considé-

rablement. Le peuple s'en empara en 1647; et ce fut alors que le gouvernement en ayant reconnu l'importance, y fit ajouter de nouvelles fortifications, dans lesquelles furent compris le couvent et l'église. On transforma même le cloître en place d'armes, jusqu'à ce que les moines ne donnèrent en échange les maisons qui étaient devant l'église, et qui furent démolies pour y faire les exercices militaires.

Charles III qui ouvrit en 1748 une rue de communication entre le môle et cet endroit, fit abattre la porte de la *Conceria*, et y fit ériger à la place les deux grands pilastres qui forment la porte moderne. Tout près de là est une fontaine dont les statues qui représentaient l'enlèvement d'Europe ont été transportées à la *Villa* royale.

VUE DU PONT

DE LA MADELAINE.

En longeant le rivage de la mer au de-là du château du *Carmine* par la rue de la *Marinella*, on laisse à gauche le faubourg de Loreto où existent d'excellentes fabriques de faïence et de terre cuite, et l'église de S.te Marie de Loreto à laquelle était autrefois annexé un conservatoire de musique qui a compté au nombre de ses élèves Jommelli, Cimarosa, Traetta, Sacchini et Guglielmi, et qui a été remplacé depuis peu par un hôpital. Suit une vaste caserne pour la cavalerie, construite par l'architecte Sanfelice sur l'emplacement qu'occupait auparavant un manège royal. Il y avait derrière ce bâtiment une petite ménagerie, où l'on gardait quelques animaux rares, plutôt pour satisfaire la curiosité du peuple que pour servir à l'instruction des naturalistes; mais en 1798 ces animaux furent ou vendus ou détruits, et du local qu'ils occupaient on fit ensuite un hôpital vétérinaire. On rencontre enfin à très-peu de distance de la caserne le pont qu'on appelle de la Madelaine, à cause d'une petite église qui y fut érigée dessus en 1330 en honneur de la Sainte de ce nom. Ce pont bâti par les soins de Bernardin de Mendozza qui gouvernait le Royaume en l'absence du Vice-roi Cardinal Pacecco appellé au Conclave, a remplacé l'ancien pont Guiz-

zardo ou Guiscard, qui était situé un peu plus loin et qui fut entièrement ruiné en 1555 par un alluvion. Au milieu du nouveau pont on voit du côté de la mer une statue de S.t Janvier sculptée par un élève du Celebrano, et vis-à-vis une statue de S.t Jean Néopomucène, ouvrages très-médiocres.

C'est sous ce pont que coulent les eaux du Sebeto, auquel on voudrait disputer l'honneur d'être l'antique et fameuse petite rivière de ce nom.

VUE

DES CAMALDOLI DE NAPLES.

L'hermitage qu'on voit sur le sommet de la colline la plus élevée des environs de Naples, et qui a fait donner au lieu le nom de *Camaldoli*, fut fondé en 1585 par les PP. Camaldules dans une ferme dont leur fit présent un napolitain nommé J. B. Crispo. Il leur obtint aussi du Pape Sixte V. la chapelle abbatiale du S.t Sauveur, qui était placée à peu de distance du couvent. Quelque tems après, la chapelle fut restaurée et embellie et l'on agrandit l'hermitage, grâce aux pieuses offrandes de plusieurs dévots de la ville et surtout de Jean Davalos, frère du célèbre marquis de Pescara, et de Charles Caracciolo. Jamais, depuis 1585, les enfans de S.t Romuald n'ont quitté leur délicieuse solitude. L'église fut renouvellée en 1792 et décorée de peintures. Elle est placée en face de la salle destinée à recevoir les étrangers, à l'exception des femmes. On trouve à droite les cellules des moines; chacune avec sa petite chapelle et son potager, distribués sur les deux côtés d'une longue allée de romarin qui fait partie d'un champ cultivé et se termine par une hauteur où l'on voit un banc de pierre en forme d'hémicycle, ombragé par de vieux chênes qui y plantèrent peut-être les premiers solitaires du lieu.

4

De cette hauteur on découvre d'abord les charmantes collines de Capodimonte, de l'Arenella, d'Antignano, du Vomero, de Pausilype et l'île de Nisite séparée du promontoire de Coroglio par un petit bras de mer. Aux pieds de ces collines se déploie l'immense ville de Naples avec son golfe, borné par le Vésuve, par les montagnes de Castellammare de Stabia, de *Massa-Lubrense* et de Sorrento et par l'île de Caprée. De ce même sommet on domine à gauche une grande partie des belles plaines de la Campanie, au milieu desquelles on distingue le magnifique palais de Caserte avec sa superbe cascade. A droite on parcourt des yeux toute la région phlégréenne, les lacs d'Agnano, d'Averne, de Licola, le golfe de Baïe jusqu'au cap de Misène, les îles de Prochite et d'Ischia. Enfin, en dirigeant ses regards du sud-ouest à l'ouest on peut découvrir, lorsque l'atmosphère est pure, le Mont Gaure, le lac de Patria, le rivage de Gaëte, et jusqu'à la montagne qui domine Terracine: panorama enchanteur qu'il est difficile de rencontrer ailleurs.

VUE DE LA VILLE DE NAPLES

DESSINÉE

DE LA NOUVELLE ROUTE DE CAPODICHINO.

Autrefois on entrait à Naples du côté de *Capodichino* par une méchante route, taillée en pente assez escarpée et flanquée par des métairies assez élevées pour intercepter la vue des lieux environnans; de sorte que le voyageur se trouvait tout-à-coup dans les rues de la ville avant qu'il pût même soupçonner de s'en approcher. Mais en 1811 on entreprit la construction d'une nouvelle route qui, en rasant le camp, où les troupes de la garnison s'exercent aux évolutions militaires, s'avance au milieu d'un double rang d'acacias sur les bords de la colline de *Capodichino*, en formant des pentes très-douces. La solidité, l'étendue, les belles campagnes qu'elle traverse et le paysage qui lui sert de perspective ajoutent considérablement à sa beauté et à sa magnificence. La nature du midi y brille d'un sourire qui embellit les ouvrages de l'homme; la mer ne s'y montre que comme un superbe lac dont les eaux azurées rivalisent avec la couleur du firmament; le Vésuve, même dans son calme majestueux, sert d'ornement et de borne au côté gauche de ce tableau. Du côté opposé c'est l'observa-

toire, le palais royal de Capodimonte, le fort S.t Elme, la chartreuse de S.t Martin, l'île Mégaride ou de Lucullus, le phare du port, et le clocher de l'église du Carmine qui s'offrent aux regards du spectateur.

Entre la belle route du Camp et celle de Poggioreale qui fut autrefois la promenade favorite de nos rois Angevins et Aragonais, et dont le Duc de Guise a signalé dans ses Mémoires les eaux et les jardins, on voit l'ancien cimetière de la ville, fondé par Ferdinand I. Ce grand édifice, auquel on parvient par une allée garnie de cyprès, se compose d'une vaste enceinte carrée entourée d'un mur, avec 366 fosses ou sépultures. Un portique et une petite église précèdent le cimetière, élevé en 1763 d'après le plan du chevalier Fuga; les deux inscriptions latines sont du célèbre Mazzocchi.

On remarque un-peu au-dessus du cimetière le mont appellé *Lautrec*. C'est là que ce général français s'arrêta lorsqu'en 1528 il assiégeait Naples, et que, voulant à tout prix s'en emparer, il en brisa les aqueducs. Mais les eaux, débordant sur les campagnes y formèrent des étangs dont les exhalaisons méphitiques détruisirent l'armée et son chef, qui trouvèrent leur tombeau dans cette colline.

Enfin, lorsqu'en 1656 la peste ravagea la ville de Naples, on ensevelit les victimes dans une des catacombes, pratiquées dans ce même mont, au-dessus duquel la piété des Napolitains érigea une église, dédiée à *S.te Marie des pleurs* (del Pianto) pour consacrer à jamais le souvenir de ce terrible fléau. C'est à peu de distance de cette église qu'on a construit, il y a quelques années, le nouveau cimetière, qui n'est pas tout-à-fait achevé.

VUE DE MERGELLINE.

Ayant déjà donné la description des beautés pittoresques de Mergelline, il ne nous reste qu'à parler de la *villa* qui en faisait autrefois le plus bel ornement, et de l'homme illustre qui l'habita. Les vers harmonieux du Sannazar et son magnifique tombeau ont rendu à jamais célèbre le beau rivage, où les monarques Angevins possédaient une maison de plaisance que le roi Frédéric donna à ce poète pour prix de son dévouement à sa royale personne. Jacques Sannazar nacquit à Naples en 1458, de parens nobles, mais peu fortunés. Dès l'âge de huit ans il aima une jeune et jolie fille, nommée *Carmosina:* et si cette passion fit le malheur de sa vie, elle lui ennoblit l'imagination et donna l'essor à son génie. Il était encore bien jeune quand le *Pontano* le reçut dans son Académie sous le nom d'*Actius Sincèrus.* En vain le Sannazar entreprit-il un voyage pour se distraire de son fatal attachement: à son retour il dût pleurer sur le tombeau de sa bien-aimée à laquelle il n'avait jamais osé ouvrir son cœur. Il trouva quelque adoucissement à ses peines en composant des pièces

en dialecte napolitain pour la cour de nos princes Aragonais. Il suivit Alphonse Duc de Calabre à la guerre de la campagne de Rome si funeste à cette dynastie, qui dût ceder au torrent de l'invasion de Charles VIII.

Sannazar resta fidèle à son maître: il accompagna en France le roi Frédéric, lui consacra sa fortune et ne l'abandonna qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. A son retour à Naples il refusa courageusement les offres de Consalve de Cordoue et ne voulut jamais consentir à célébrer les exploits du *Grand Capitaine* qui avait renversé Frédéric du trône. Il fut le premier à relever la poésie italienne de l'état de langueur où l'avaient plongée les imitateurs du Pétrarque: mais peut-être cultiva-t-il avec plus de succès encore la poésie latine. En 1528 sa *villa* servit de caserne au général Lautrec et fut démolie par les ordres de Philibert de Nassau qui tenait la ville de Naples pour Charles V. Le Sannazar donna cet emplacement aux frères Servites et y édifia une église à S.[e] Marie *del Parto*, (des couches) où ses parens lui élevèrent à sa mort un beau monument sépulcral. Ce titre de l'église rappelle celui de son poème latin, *De partu Virginis.*

Ce tombeau, placé derrière le maître-autel, est adossé à un mur où l'on remarque une peinture à fresque qui représente le Mont-Parnasse, d'où s'élance la renommée, une couronne à la main, pour en orner le noble front du poète. La prudence, la sagesse et les génies des arts complètent l'allégorie du tableau.

Le monument est soutenu par un grand soubassement de marbre blanc, au-dessus duquel est un bas-relief qui figure Neptune et Pan au milieu de deux nymphes et d'un satyre qui les contemple. Le sarcophage renferme le corps du défunt et s'élève sur deux petits soubassemens. Il est surmonté du buste du poète, couronné de lauriers et ayant aux côtés deux enfans qui appuient leurs mains, l'un sur un cimier, l'autre sur un livre. Deux

statues assises des deux côtés du sarcophage représentent Apollon et Minerve, quoiqu'elles portent les noms de David et de Judith.

L'inscription latine est du Bembo. Le buste, les statues, le bas-relief et le dessin du monument sont, à ce qu'il paraît, du Santacroce; le reste est l'ouvrage du Poggibonzi.

LE RIVAGE DE S.te LUCIE.

Une petite église dédiée à la belle martyre de Syracuse par une petite-fille de l'Empereur Constantin, appellée Lucie, a donné le nom à ce quartier, habité d'abord par des pêcheurs, et devenu ensuite l'un des plus agréables de la ville. Le Vice-roi Comte d'Olivarès le fit communiquer avec la place du palais royal par la rue du *Gigante*, et le Comte de Benavente y fit construire en 1606 l'une des trois fontaines qu'on y voit encore avec l'inscription ampoulée qui en garde le souvenir. Mais ce fut le Cardinal Borgia qui contribua le plus à l'embellissement de Sainte-Lucie, car il en fit agrandir et flanquer la rue par une épaisse muraille, afin de la garantir des ravages de la mer, et il y ajouta à ses frais une autre fontaine ornée des sculptures du célèbre Jean de Nola. Les Carafa, les Macedonio, et d'autres familles patriciennes commencèrent alors à y élever des palais. En 1626 le Duc d'Albe y fit placer une troisième fontaine et ensuite le Duc d'Alcala en fit prolonger la rue et la muraille jusqu'au Fort de-l'Œuf. Le Roi Ferdinand I. l'étendit encore et la restaura; mais ce fut sous la domination française que la contrée de Sainte-Lucie devint telle qu'on la voit de nos jours.

La perspective qui s'offre aux regards du spectateur, placé sur cette belle plage, est aussi agréable que variée. Sur le premier plan ce sont les vagues qui viennent mouiller le rivage couvert de nacelles: sur le second, des bains construits en bois

5

et très-fréquentés en été par les Napolitains, qui accourent aussi en foule à la source abondante d'eau sulfureuse qui jaillit non loin de la Paroisse au bord de la mer. La rue est sur le plan supérieur et rase les maisons élevées sur un seul rang au pied du Mont Echia. Plus loin on la perd de vue, mais l'on découvre une grande partie de l'ancien palais de Lucullus, connu aujourd'hui sous la dénomination de château de-l'Œuf. Enfin à droite et au-dessus des maisons on voit le flanc du Mont Echia, aujourd'hui Pizzofalcone, couronné par un vaste édifice construit par André Carafa Comte de Sainte-Sévérine et dont hérita la maison des Loffredo. C'est de ces derniers que le Vice-roi Comte d'Onnatte l'acheta aux frais du gouvernement pour y loger la garnison espagnole. Maintenant il sert de caserne à la Garde Royale, et on y a installé aussi le Dépôt de la guerre avec le Bureau Topographique, un Observatoire, et une Bibliothèque militaire.

Sainte-Lucie est en outre un marché perpétuel de poissons et de ces crustacées qu'on appelle communément *fruits de mer*, qui y attirent dans les soirées d'été les gourmands de Naples, comme ils attiraient jadis les Romains aux bords du lac Lucrin.

VUE

DE LA PORTE MÉDINA.

Avant que Charles V. reculât les bornes de l'enceinte de Naples, le petit emplacement de la *Pigna Secca*, où l'on tient aujourd'hui une espèce de petit marché public, faisait partie d'un vaste jardin qui fut ensuite compris dans l'intérieur de la ville, et dont il ne resta pendant quelque tems qu'un arbre de Pin de qui la contrée a pris son nom.

Un passage assez étroit qu'on appellait le *Pertugio* (le trou) donnait entrée dans cette capitale à ceux qui y arrivaient de la colline de Saint-Martin par la rue de l'*Olivella*. Lorsque la population toujours croissante contraignit d'élever sur cet emplacement un nombre considérable de maisons, le Vice-roi Duc de Médina, adhérant à la demande des habitans, fit en 1640 remplacer le *Pertugio* par une porte régulière construite à leurs frais sur le dessin de Fansaga, qui retraça dans un bas-relief cet acte de générosité civique.

On appella Médina la nouvelle porte, du nom du Vice-roi qui y fit placer une inscription dans laquelle il s'en attribue tous les honneurs. Dans la suite on y ajouta une statue de Saint-Caïetan qui ne vaut pas mieux sous le rapport de l'art que l'ouvrage de l'architecte.

La porte Médina se trouve à peu de distance et vis-à-vis de

*

l'église de Montesanto, à laquelle était annexé un Couvent de Carmes, fondé en 1646 par la piété des Napolitains. Pierre de Marino en donna le dessin et en dirigea l'exécution. C'est dans l'une des chapelles de cette église, et précisément dans celle dédiée à Sainte-Cécile, que reposent les restes du célèbre compositeur Alexandre Scarlatti, décédé à Naples en 1725.

VUE DE NAPLES

PRISE D'UNE TERRASSE

DE LA VILLA DE S. M. LA REINE-MERE

A CAPODIMONTE.

Une chaîne de petites collines joint Capodimonte à Saint-Elme, là où la citadelle a pour rempart l'abbaye de Saint-Martin, qui fut autrefois habitée par des Cénobites et qui sert aujourd'hui d'asile aux invalides (1). Sur la même ligne on découvre l'île de Caprée, dont les rochers escarpés semblent percer les nuages et qui doit au successeur d'Auguste sa déplorable célébrité. La branche des Apennins que l'on voit en face et qui borne l'horizon forme le bord méridional de ce beau bassin argenté que l'on a sous les yeux. A gauche et sur l'autre sommet de la même colline s'élève le Palais Royal de Capodimonte. L'espace existant entre ce superbe édifice et la colline de Saint-Elme est occupé par la ville de

(1) Un décret royal vient de rendre ce couvent aux religieux de Saint-Martin.

Naples, partagée encore comme autrefois en ancienne et moderne. Elle a six entrées principales, des rues régulières et pavées en dalles du Vésuve, et nombre d'édifices publics et privés, que l'on pourrait du haut de cette colline indiquer séparément du bout du doigt. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable c'est la nouvelle et magnifique route qui conduit à Capodimonte que l'on doit considérer comme une prolongation de celle de Tolède et qui traverse la belle vallée de la *Sanità* sur un grand pont construit en 1809. Après avoir dépassé le pont cette route continue entre deux allées d'arbres, s'entrouvre pour tourner des deux côtés autour d'un parterre elliptique, ouvrage de Ferdinand I.er, se réunit au pied de la montagne, et, par une pente douce arrive à la porte principale du Palais du Roi. Parée d'ornemeus, auxquels ajoutent à chaque pas les beautés de la nature, elle descend de l'autre côté du palais jusques aux *Ponti Rossi* (Ponts rouges) restes d'un ancien aqueduc, et de là elle se réunit à la ville.

Ce grand ouvrage, commencé en 1807 n'est pas encore achevé. On continue toujours à l'orner et surtout des deux côtés du jardin elliptique que l'on rencontre au premier détour de la grande allée. On embellit d'édifices le pied des collines qui l'entourent: on a même le projet d'y élever une petite église, au centre du demi-cercle occidental. Les collines qui s'élèvent en face et à gauche des personnes qui montent ont été pour la plupart taillées ou abaissées. Il a été pratiqué dans la première un superbe escalier pour abréger le chemin aux piétons: on en a transformé le haut et les plates-bandes latérales de l'escaliar en agréables jardins et on y a creusé une grande conserve d'eau, parce que le lieu en manquait. Toutes ces améliorations sont dues au roi Ferdinand II, qui se plaît beaucoup à Capodimonte; et c'est encore à lui que l'on devra l'achévement du Palais Royal auquel manquait l'aile du nord ainsi qu'un escalier convenable.

Les travaux avancent avec la plus grande activité, mais ils sont encore incomplets.

La Villa d'où cette Vue fut dessinnée est l'une des plus riantes de Naples. Elle appartenait à feu M. le Duc de Gallo. Sa Majesté la Reine-Mère, qui en fit l'acquisition en 1831, y a fait de nombreux embellissemens.

VUE DE NAPLES

PRISE DE LA MARINELLA.

La nature particulière de cet ouvrage étant plutôt pittoresque que descriptive, doit nous faire absoudre de représenter souvent les mêmes objets sous des aspects différens. Les étrangers désirent surtout des vues de Naples, et cette ville immense offre dans sa disposition tant de charmes et tant de variété qu'il serait presque impossible de la faire bien connaître si on ne la montrait sous plusieurs points de vue; car de quelque côté qu'on la regarde elle ne se ressemble jamais. Nous l'avons déjà considérée du rivage de Pausilype, ainsi que du haut de la colline de Capodimonte et même de la mer; c'est maintenant du beau rivage de la *Marinella,* dont nous avons autrefois donné la description, que nous allons l'admirer.

En se plaçant un peu au de là de la vieille fontaine élevée sur ce rivage on découvre sur le premier plan la magnifique route construite par Charles III, ornée à droite de maisons et très-fréquentée. La mer qui la baigne du côté gauche se détourne insensiblement vers le pont qui la sépare en quelque sorte du *petit môle.* La ville s'offre en face dans le lointain et s'élève par dégrés sur la colline de S.[t] Martin; et cette chartreuse en couronnerait le sommet si elle n'était pas elle-même dominée par le fort S.[t] Elme. La colline n'est pas entièrement couverte de maisons; mais elle a ça et là des jardins et des bosquets, surtout entre les der-

nières habitations et le couvent. Au bout de l'extrêmité gauche on remarque le Château-de-l'OEuf qu'un petit isthme joint au mont Echia, aux pieds duquel passe la rue de S.te Lucie; plus en deça c'est le Môle, avec son phare et ses barques.

Tous ces objets si variés sont disposés avec tant d'harmonie que cet agréable contraste de verdure et de maisons, de mer et de collines, de châteaux et de navires rend cette rue de Naples intéressante non-seulement aux yeux de l'artiste, mais à ceux de toutes les personnes qui savent aprécier les beautés de la nature et des Arts.

LA FONTAINE

DE JEAN DE NOLA A S.TE LUCIE.

Les trois fontaines qui ornent le beau rivage de S.te Lucie, datent toutes les trois du tems des Vice-rois. La première, c'est à-dire celle qui est vis-à-vis la paroisse, et la seconde qui en est peu éloignée, y furent construites l'une en 1626 par le Duc d'Albe, l'autre en 1606 par le Comte de Benavente. L'ensemble de leur architecture et leurs ornemens, se ressentant du mauvais goût de l'époque, ne méritent pas qu'on s'en occupe. Mais il n'en est pas ainsi de la dernière fontaine qui est la plus belle et la plus ancienne des trois. En voici les détails historiques et la description.

Sous le gouvernement du Vice-roi D. Pierre de Tolède, les pêcheurs du faubourg de S.te Lucie s'étant adressés au célèbre sculpteur Jean de Nola pour qu'il construisit à leurs frais une fontaine propre à décorer ce rivage; celui-ci déjà trop surchargé d'ouvrage leur conseilla d'en charger Jean Dominique D'Auria, son meilleur élève qui se rendit à leurs voeux; et pour que l'exécution en fut plus parfaite, le Marliano promit de coopérer à cette construction. En effet les bas-reliefs qu'on y admire sont assurément de lui; et s'il n'a pas fait les statues, il les a du moins retouchées. Quand l'ouvrage fut terminé on le trouva si beau que les connaisseurs en attribuèrent l'honneur au ciseau du Marliano. Aussi lorsque le Vice-roi D. Pierre d'Aragon voulut

enlever ces sculptures pour les envoyer en Espagne, comme il avait déjà fait de celles de la fontaine du Môle, les matelots se mutinèrent et le contraiguirent de renoncer à ce nouveau larcin. Les ravages du tems et des hommes, ayant ensuite endommagé ce bel ouvrage, la municipalité de la ville de Naples, pour l'en préserver à l'avenir l'entoura en 1832 d'une grille de fer.

Cette fontaine représente un arc de triomphe; mais les trophées qui en font l'ornement sont entremêlés de poissons, de monstres marins, de coquillages, et d'autres produits de la mer. L'arc est soutenu par de larges piliers ayant aux extrêmités, au lieu de colonnes, deux statues de marbre qui supportent le chapiteau sur lequel la corniche de l'arc est placée. Deux dauphins servent de base ou plutôt d'ornemens à ces statues; l'eau jaillit de leur bouche, et tombe dans un vaste bassin qui forme pour ainsi dire le soubassement de l'édifice. Un autre petit bassin s'élève du centre du premier et reçoit l'eau qui s'échappe d'une conque. Sur les deux côtés de la façade et précisément entre les piliers, sont deux petits bas-reliefs, dont l'un représente Neptune et Amphitrite, entourés de Tritons et d'autres divinités de la mer; et l'autre une querelle de ces mêmes dieux au sujet d'une Nymphe que l'un d'eux a enlevée. Au-dessous de ces bas-reliefs sont deux inscriptions: au-dessus deux syrènes qui supportent le ceintre de l'arc, couronné par l'écusson royal que soutiennent deux génies marins. Les bas-reliefs et les statues sont dignes de l'admiration qui leur a été vouée depuis long-tems. L'inscription placée au bas de l'écusson rappelle le nom du Cardinal Gaspard Borgia qui contribua beaucoup à l'embellissement de S.te Lucie et fit transporter en 1620 cette belle fontaine à la place où on la voit aujourd'hui.

LE GRAND

HOSPICE DES PAUVRES.

Ce monument aussi grandiose qu'utile s'élève tout près du jardin des plantes à l'endroit où termine la belle rue de Foria et commence la nouvelle route de Capodichino. Il fut érigé par la piété de Charles III pour tous les pauvres de son royaume, ainsi que l'indique l'inscription latine, placée sur la façade: *Regium totius Regni pauperum hospitium.* Le chev. Ferdinand Fuga, architecte romain, en présenta le plan gigantesque au Roi qui, l'ayant approuvé, y fit mettre la première main en 1751. Cette construction devait avoir plus d'un tiers de mille de longueur, quatre grandes cours avec quatre fontaines et au centre une église à cinq nefs; celle du milieu pour le public et les quatre latérales pour les hommes et les femmes de la communauté; l'autel aurait été placé de manière à être vu de tout le monde. Mais le départ de ce Monarque pour l'Espagne interrompit ces travaux; que son fils le roi Ferdinand I.er fit reprendre par la suite sous la direction du chev. Vanvitelli, qui retrancha quelque chose de la grandeur du premier plan. Cependant, ce n'est que depuis quelques années que, sous la surintendance de M.r le Comm.r Sancio, la façade de cet édifice a été achevée. Elle a maintenant 1500 palmes de long sur 144 de haut. Un portique à trois arcades, auquel on arrive par un grand escalier à deux branches, conduit à l'église

provisoire; deux entrées séparées donnent accès l'une à l'habitation des hommes, l'autre à celle des femmes. Il nous serait impossible de décrire chaque partie de cet immense bâtiment, bien qu'imparfait encore, et qui, malgré son immensité, est loin de pouvoir remplir tout ce que promet l'inscription dont nous avons déja parlé. En effet il a sous sa dépendance l'hôpital de S.[te] Marie de Lorète et d'autres asiles de piété ou l'on reçoit des classes déterminées d'indigens de la ville.

Cet édifice a trois étages, non compris le rez-de-chaussée et l'attique. Les hommes et les femmes y sont logés séparément et les enfans des deux sexes y reçoivent une éducation différente et apprennent, selon la méthode de Lancaster, à lire, à écrire, à calculer, à dessiner et les arts mécaniques. Le gouvernement y fait surtout cultiver la musique, afin de pouvoir en tirer de bons musiciens pour ses armées. On leur montre plusieurs métiers qu'ils exercent quelquefois pour le compte des particuliers; ce qui n'est pas sans profit pour eux-mêmes et pour l'hospice. C'est pour cela qu'aux expositions des manufactures napolitaines l'hospice des pauvres est si souvent mentionné. En un mot, on peut dire de cet établissement que c'est un véritable athénée d'arts et de métiers, où, selon leur inclination et leur capacité, les jeunes gens deviennent tailleurs, cordonniers, tourneurs, menuisiers, maçons, barbiers, etc. etc; et comme l'éducation des hommes est toute militaire, quand ils ne peuvent pas réussir dans les arts, on les envoie grossir les rangs de l'armée. Nous ferons observer qu'en outre des manufactures de tissus de laine, de chanvre et de coton, on y trouve des fabriques d'épingles, de clous et pointes à têtes dorées, et de vis; des ateliers où l'on polit et travaille le corail, une verrerie, une typographie, une fonderie de caractères avec l'incision en poinçons, et enfin un théâtre pour exercer les élèves dans la déclamation.

Les sourds-muets y ont une école dirigée d'après la méthode des Abbés de l'Epée et Sicard ; les aveugles ont aussi un établissement dépendant de cet hospice, mais dans l'ancien couvent de S.[t] Joseph à Chiaia. Enfin l'on compte aujourd'hui dans l'établissement que nous venons de décrire, 2534 hommes, dont 37 sourds-muets et 1689 femmes. Le Surintendant actuel est M.[r] le chev.[r] Félix de Santangelo.

LA PLACE DU PALAIS ROYAL

ET

LE TEMPLE DE S.T FRANÇOIS DE PAOLA.

La place du Palais royal se trouve sur le chemin qui conduit de Tolède au rivage de S.te Lucie. Elle fut commencée en 1810. Quatre couvens occupaient, avant cette époque, l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui deux grands palais uniformes et un Temple. L'un de ces deux palais est habité par S. A. R. le Prince de Salerne, l'autre est destiné à accueillir d'augustes voyageurs. Ces deux bâtimens ont été, l'un restauré, l'autre élevé, avec peu de goût, par l'architecte napolitain Laperuta. On voit au milieu de cette place les deux statues équestres en bronze de Charles III.ème et de Ferdinand I.er, fondues par Righetti sur les modèles de Canova, à l'exception pourtant de la statue de Ferdinand, dont le modèle a été exécuté par M. Calì, la mort n'ayant pas permis au Phydias italien d'achever son ouvrage. Le temple de S.t François de Paola s'élève vis-à-vis le Palais royal. Le roi Ferdinand I. en posa la première pierre en 1815, pour accomplir un vœu qu'il avait fait avant son retour de la Sicile. L'édifice a été construit sur le dessin et par les soins de l'architecte M. le chev. Pierre Bianchi de Lugan. La forme du temple est parfaitement circulaire, ayant 200 palmes de diamètre et autant d'élévation. Il est couronné par une coupole semblable à celle du Panthéon, et soutenue par 34 colonnes d'ordre corinthien, et par autant de piliers; les unes et les

bles : c'est le même qui fut exécuté sur le dessin du chevalier Fuga pour l'église des SS. Apôtres. Il est surmonté d'un magnifique tabernacle enrichi de topazes , de lapis-lazulis , de cornalines, d'agates orientales et de superbes dorures. Le chœur est derrière le maître-autel : six chapelles sont disposées à distances égales autour du temple. On verra au-dessus du chœur le tableau de Camuccini , représentant S.t François de Paola , qui rappelle à la vie l'enfant de la veuve. D'autres tableaux de Benvenuti , de Landi et des peintres napolitains de Vivo , Guerra , et Carta orneront les chapelles. Huit statues colossales des quatre évangélistes et des quatre principaux docteurs de l'église catholique seront placées dans les entre-colonnes , qui répondent aux piliers , interposés entre les chapelles , ainsi qu'à ceux qui séparent celles-ci du maître-autel et de la porte du temple. Ces grandes statues seront exécutées par Tenerani , Finelli , Fabris , et par les sculpteurs napolitains Calì , Angelini , Solari et Arnò. Le pavé de l'église est en marbre de Carrare , et de Mondragone : la voûte est décorée d'ornemens en stuc du travail le plus fini. Plusieurs escaliers mènent au faîte de l'édifice , d'où l'on jouit de la vue d'un des plus beaux panorama du monde.

LA VICAIRIE.

Ce grand bâtiment, connu sous le nom de château Capouan, fut construit par ordre de Guillaume I.er; il reçut beaucoup d'améliorations en 1231, sous le règne de l'empereur Frédéric II. Les monarques angevins et aragonais en firent leur demeure royale, et c'est dans ce château que fut assassiné le fameux Sergianni Caracciolo, favori de la Reine Jeanne II. Ferdinand I.er d'Aragon en fit présent à Charles de Noja, Prince de Sulmona; et c'est des héritiers de ce seigneur que le vice-roi, Don Pédro de Tolède, le racheta en 1540 pour y réunir tous les tribunaux, épars jusqu'alors dans plusieurs quartiers de la ville. Cet édifice prit alors le nom de grande cour de la Vicairie, c'est-à-dire, du Vicaire du Royaume. La rue qu'on appelle *des Tribunaux*, et qui mène de S. Pierre à Majella au Palais de justice, a un demi-mille de long en ligne droite.

Les tribunaux civil et criminel de la Province de Naples, et une cour d'appel, à laquelle ressortissent sept des provinces du royaume les moins éloignées de la capitale, siègent dans ce vaste bâtiment, où chaque tribunal a de grandes salles destinées aux audiences, aux parquets, et aux bureaux des officiers de justice. On voit sur les murs des salles, où se trouve la barre, des peintures qui retracent les emblèmes de la justice.

Une grande partie de cet immense édifice est occupé par les archives de l'état, divisées en quatre sections, savoir; historique-diplomatique, judiciaire, financière et communale. Une école de Paléographie y est annexée: elle a dix élèves, nommés à la suite d'un concours. Lors de la suppression des monastères,

ces archives furent enrichies d'un grand nombre d'anciennes chartes, du plus grand intérêt pour l'histoire du Royaume.

Le rez-de-chaussée du Palais de justice forme une vaste prison, où sont détenus les délinquens qui doivent être jugés par la cour criminelle.

On a eu plusieurs fois l'idée de transporter ailleurs la prison et les archives, pour réunir aux tribunaux, déjà existant dans le Palais de justice, la grande cour de cassation, le tribunal de Commerce, etc. Mais ce louable projet n'a pas encore été exécuté. Ce bâtiment a une cour superbe, entourée d'un portique, où l'on trouve des modèles en marbre des mesures de capacité, en usage chez nous.

Au devant de l'entrée du Palais de justice on voit une petite colonne encore debout, d'où les débiteurs insolvables déclaraient autrefois, dit-on, leur faillite par un acte, plus bizarre et indécent que digne d'être décrit.

LA PORTE CAPOUANE.

Naples avait autrefois plusieurs portes dont quelques-unes furent démolies lorsqu'on recula les limites de cette ville. Quant à celles qui restent, (à l'exception cependant des portes capouane et nolane) n'étant plus qu'un encombrement superflu, il serait à désirer qu'elles disparussent à leur tour. La porte capouane, designée sous ce nom, parce qu'il fallait absolument en sortir pour se rendre à Capoue, avant qu'on ouvrît la route qui passe sur la colline de Capodichino, était une des quatre portes de la nouvelle muraille élevée par Ferdinand I.er d'Aragon; et cette muraille s'étendait du midi au nord-ouest, c'est-à-dire, depuis le couvent des Carmes jusqu'à celui de S.t Jean à Carbonara. Cette porte était d'abord plus en dedans, précisément auprès du *sedile* (siège) de la noblesse napolitaine, qui reçut à cause de ce voisinage la dénomination de *capouan*. Ce ne fut qu'en 1484 que, transportée où nous la voyons aujourd'hui, elle fut placée entre deux tours dont l'une porte le nom d'*Honore ;* le nom de l'autre est caché par un édifice. Cette porte, étant l'entrée principale de la ville, fut noblement décorée par l'architecte Julien de Majano. Elle est en marbre blanc : deux piliers, cannelés et surmontés de chapiteaux d'ordre composite, forment la porte : l'architrave, la corniche et la frise sont du même ordre. Plusieurs trophées en bas-relief sont sculptés sur les jambages de la porte, ainsi que sur l'arc. On y remarque d'élégans détails et une clef faite à

écailles. Les espaces mixtilignes, interposés entre les piliers et l'archivolte, sont occupés par deux Victoires, soutenant une espèce d'enseigne. On voit au-dessus deux enfans en grand-relief, qui tiennent entre leurs mains une grappe de raisin. L'architrave est d'une belle proportion : la frise, plus grande qu'elle ne l'est ordinairement, devait probablement faire place à quelques sculptures ; car on sait que le Majano se proposait d'y représenter le couronnement de Ferdinand, avant les malheurs de cette auguste famille. Cependant il eut le temps de placer sur ce monument la statue du roi avec cette inscription : *Ferdinandus Rex nobilissimæ patriæ.* Mais en 1535, lors de l'entrée de Charles V. à Naples, la statue et l'inscription furent enlevées et remplacées par l'écusson impérial, adossé à l'aigle autrichien. Il pourrait bien se faire que les ornemens de la frise eussent été emportés alors par quelques coups de ciseau. L'édifice est couronné par un Attique, partagé en huit équarrissages. Il a un socle et une corniche. On voit dans les deux compartimens du centre deux enfans qui soutiennent l'écusson des souverains Aragonais : les autres sont ornés de trophées militaires. L'attique est surmonté d'une grande niche, décorée de piliers et d'autres embellissemens en relief. Quoique dans cette addition faite à la porte caponane on ait suivi l'ordre composite, l'architecture n'en porte pas moins le cachet du mauvais goût du XVIIème siècle, qui fut une époque déplorable pour les arts du dessin. La statue du fondateur de l'ordre des clercs-réguliers Théatins, qu'on voit à l'intérieur de cette porte, lui fut érigée en 1656, lorsqu'à l'occasion de la peste il fut élu patron de la ville de Naples. Le souvenir de ce décret civique fut consacré sur toutes les portes de la capitale. Le St Janvier, peint à fresque sur la façade de la bâtisse ajoutée, est un hommage rendu à cet Evêque par la piété des napolitains.

Ce monument, dégagé de tout le surcroît de maçonnerie

ajoutée à la première bâtisse, est d'une architecture élégante. Il ressemble à un arc de triomphe. Les sculptures qui le décorent sont d'un style assez bon. C'est la plus belle porte de Naples, ou, pour mieux dire, la seule qui mérite d'être remarquée. On vient cependant de la remettre à neuf, et de la barbouiller plutôt que de la restaurer.

LA FONTAINE MÉDINA.

Ce bel ouvrage fut commandé au sculpteur Dominique d'Auria, le meilleur élève de Jean de Nola, par le Vice-roi, Comte d'Olivarès, qui avait le projet d'en orner l'Arsenal, où son successeur, Don François de Castro, le fit placer. Mais, plus tard, cette fontaine ayant manqué d'eau, le Vice-roi, Duc d'Albe, la fit transporter devant le Palais royal, d'où elle fut encore déplacée par ordre du Comte de Monterey, pour aller orner la place du Château de l'Œuf. Enfin, en 1645, sous le gouvernement du Vice-roi, Duc de Médina las Torres, elle occupa la place où nous la voyons aujourd'hui, et, dès lors, fut désignée sous le nom de *Fontaine Médina* qu'elle conserve encore.

Ce monument se compose d'un grand bassin, soutenu par quatre monstres marins. Quatre grands dauphins, sortant du fond de ce bassin, semblent soulever de leurs queues un bassin supérieur, supporté par quatre statues, qui représentent des Nymphes et des Satyres, et se font remarquer par la pureté du dessin et le fini de la sculpture. Neptune s'élève du centre de ce second bassin, entouré de ses chevaux marins. Un triple jet d'eau s'échappe du trident que ce Dieu tient à la main, et s'élance à une hauteur prodigieuse.

Lorsque cette belle fontaine fut exposée aux regards du public, on prodigua les plus grands éloges au sculpteur, qui fut récompensé de son travail par une pension.

A l'époque du dernier déplacement de cette fontaine, le chevalier Fansaga y ajouta les marches, quelques bassins, les balustrades, les lions, les enfans, et des écussons armoiriés. Dernièrement encore on a posé des grilles de fer autour de cette fontaine. On ne saurait dire combien tous ces accessoires de mauvais goût déparent la pensée primitive de l'ouvrage de d'Auria.

L'ÉGLISE DE S.[t] JEAN MAJEUR.

Cette église, l'une des plus anciennes de Naples, est au nombre des quatre principales paroisses de la ville. Nos antiquaires pensent que sur son emplacement s'élevait jadis le tombeau de Parthénope, auquel succéda un temple, consacré par l'empereur Adrien à Antinoüs, et changé ensuite en église chrétienne par l'empereur Constantin. Celui-ci le consacra à S. Jean Baptiste, et à S.[te] Lucie parce que, grâces à leur intercession, il avait échappé, ainsi que sa fille Constance, aux dangers d'une affreuse tempête qui les surprit sur les côtes de la Sicile.

Cette église a subi, depuis sa fondation, plusieurs changemens; et ce n'est qu'en 1635 qu'on lui donna la forme qu'elle conserve aujourd'hui. En 1683 elle fut restaurée sur un dessin de l'architecte Lazzari, ainsi que nous le tenons de l'inscription, placée en dedans de sa porte principale. Deux bas-reliefs de Jean de Nola sont ce qu'il y a de plus remarquable dans ce temple : l'un représente le baptême de Jésus, l'autre la décollation de S.[t] Jean Baptiste. On croit que la statue de l'Apôtre S.[t] Simon, qu'on voit au-dessus du maître-autel, est aussi de ce célèbre sculpteur. Deux statues en stuc de Laurent Vaccaro, placées dans la chapelle du Crucifix, représentent Constantin et S[te] Hélène, sa mère. Un tableau antique, où figurent la Vier-

ge, S.t Antoine Abbé et S.t Michel, est placé dans la première chapelle de droite; un autre, bien plus digne d'attention, est dans la quatrième du même côté: l'adoration des Mages en fait le sujet. Il y a dans la sacristie un tableau de François, fils et élève du peintre maître-Simon, qui mourut en 1370.

VUE

DE LA COLLINE DE PAUSILYPE

PRISE DE LA *RIVIERA DI CHIAIA.*

Soit que le curieux, placé à quelque endroit de Pausilype, promène la vue sur les lieux environnans, soit qu'il regarde cette riante colline des différens points de la ville d'où on l'aperçoit, il jouira toujours d'un coup-d'œil agréable et pittoresque. Cependant, en l'observant du coin du palais du Prince de Torella il aura l'agrément de la voir en perspective ; telle qu'elle se dessine sur l'horizon, insensiblement penchée vers la mer, avec cette plage si poétique de Mergelline, avec les *villas* qui en embellissent le sommet et le bord, et il aura sous les yeux la *riviera di Chiaia*, s'élargissant d'abord et se partageant ensuite en deux à la *Torretta*. Cette fameuse *riviera*, belle de tous temps, quoique bien négligée autrefois, est à présent une des rues les plus remarquables qu'on connaisse. Elle est bornée, d'un côté, par la *Villa royale*, qui longe le rivage de la mer ; de l'autre par d'élégans palais, du haut desquels on jouit en été de la vue d'une promenade très-animée. Les équipages, les cavaliers, les piétons, se partagent la rue, le trottoir et les allées du jardin, pendant que d'autres personnes assises sur des nacelles se promènent sur mer. Toutes ces lignes parallèles sont mises en mouvement sous un ciel d'azur et de pourpre, sur lequel

se dessine un paysage enchanteur. Deux villages appelés l'un *le Casale*, l'autre la *Porte* de Pausilype couronnent la crête de la colline, ayant à ses pieds la ville et le golfe de Naples, le Vésuve en face et l'île de Caprée à droite. D'un autre côté la vue s'étend sur le golfe de Pouzol avec toute la région phlégréenne environnante, ainsi que sur les îles de Prochite et d'Ischia.

Mais la rue dont nous parlons, avait encore il y a quelques mois, de graves inconvéniens. Tandis que les maisons bâties à sa droite en rendent inégale la largeur, la direction suivie par les grilles du Jardin rendaient sa gauche irrégulière. Elle manquait d'un trottoir; son niveau n'était pas régulier; et, ce qui plus est, elle était sujette à être inondée et obstruée par les eaux et par les sables qu'elles entraînent lorsque dans les grands orages, en se précipitant du haut des collines qui dominent, elles ne trouvent plus d'issue par les égoûts que les flots de la mer ont bouchés. Enfin de ces égoûts très-mal construits s'exhalait de temps en temps une mauvaise odeur qui infectait toutes les maisons du voisinage. La rue était mal pavée et en très-mauvais état. On résolut de corriger à la fois tous ces défauts. On mit la main à l'œuvre il y a trois ans. Nous avons vu ces travaux tour à tour améliorés, hâtés et achevés comme par enchantement, dès que le Roi s'y intéressa personellement, vers la fin de 1834, et en confia le soin au chevalier Garofal, officier du corps royal du Génie et Adjoint à l'État-Major.

C'est en adoptant un système de construction, différent de celui qu'on avait toujours suivi à Naples, que le pavé de cette rue a été entièrement refait, et qu'il présente maintenant une surface à dos-d'âne, solide, unie et sur laquelle on a pu marcher immédiatement. On exécute à présent, le long des collines, qui surmontent la *Riviera di Chiaia*, une sorte de construction fort étendue de chaînes et de réservoirs: les unes pour empêcher l'éboulement des terres, les autres pour recevoir les

eaux pluviales qui, de là, s'embouchent dans des tuyaux, communiquant à la mer par des voies souterraines.

Lorsque ces travaux seront achevés, tous les inconvéniens que nous avons signalés auront disparu, et cette magnifique *Chiaia* pourra à juste titre être proclamée l'une des plus belles promenades de l'Europe.

LE PALAIS ROYAL.

Depuis que Charles d'Anjou eut fait de la ville de Naples la capitale de son Royaume, le château *Capoano*, le Fort de l'Œuf et le Château-neuf devinrent tour à tour les résidences royales des Souverains angevins et aragonais. Ce ne fut que vers la moitié du XVI.ème siècle que l'édifice que l'on nomme aujourd'hui *Palazzo vecchio* (*vieux palais*) fut construit par ordre du Vice-roi Pierre de Tolède et servit à loger l'empereur Charles V. à son retour de sa malheureuse expédition d'Afrique. Ce palais, bâti par l'architecte Manlio, communiquait avec le Château-neuf: il avait deux tours aux côtés de la grande porte d'entrée, et sur le devant un fossé et un pont-levis: l'extrémité supérieure des murs en était crénelée. Ce palais, tel qu'il était, parût digne alors de recevoir un grand empereur: il sert aujourd'hui à constater la manière de se loger simple et sans faste adoptée jadis par nos princes. Il paraît qu'on a le projet de le démolir pour dégager de cet encombrement de mauvais goût le Théâtre S.t Charles, et le nouveau palais royal auquel il s'appuie.

C'est à gauche de ce bâtiment que s'élève le nouveau palais royal, dont la construction fut ordonnée en 1600 par le Comte

de Lemos, qui voulait préparer au roi d'Espagne Philippe III. une demeure digne de sa puissance. Le chev. Dominique Fontana en fit le dessin, commença l'ouvrage et mérita que son nom fût sculpté sur la plinthe d'une des colonnes de la façade; mais ce ne fut que sous le gouvernement du Comte de Benavente que ce magnifique édifice fut terminé. Le vice-roi Comte d'Ognatte y ajouta ensuite le grand escalier, le Duc de Médina une chapelle et le roi Charles III. un autre corps-de-logis, et de nombreux embellissemens.

La façade principale de ce palais est à l'occident : elle a 520 palmes de long sur 110 de haut. L'architecture est d'un très-bon style. Le rez-de-chaussée formait un grand portique, dont huit arcades ont été murées pour lui donner plus de solidité. On entre dans le palais par trois de ces arcades; huit colonnes de granit, ayant les soubassemens et les châpiteaux en marbre blanc, servent d'ornemens aux trois portes dont elles sont détachées. Les quatres de la porte du milieu soutiennent une superbe terrasse entourée d'une balustrade en marbre blanc, surmontée par cinq écussons portant des armoiries royales; celles des deux entrées latérales en supportent deux petites. L'architecture du rez-de-chaussée est d'ordre dorique, celle du premier étage d'ordre jonique, et celle du second d'ordre corinthien. On voit à chacun des deux étages 21 fenêtres ayant toutes des balcons en fer et un fronton. La partie méridionale regarde la mer et domine la Darce avec laquelle elle communique au moyen d'un passage couvert. De ce côté ce palais se termine en une magnifique terrasse ornée de fleurs, de fontaines, de statues. On jouit de là d'un coup-d'œil enchanteur.

L'entrée principale du palais est par la porte du centre, qui conduit dans une cour carré, entourée d'un portique qui, ayant

été répété au premier, établit une communication entre les appartemens, auxquels on monte par un escalier, qui est d'une grandeur prodigieuse, et à moitié caché par le côté gauche du portique. Cet escalier qui, comme nous l'avons dit, fut ajouté à l'édifice en 1651, a été construit sur un dessin du Picchiatti. Il n'a d'autres ornemens que deux statues en stuc, représentant l'Ibère et le Tage, qui se trouvent au bas de la première rampe, et celle du fleuve Aragon que le Vice-roi de ce nom fit placer en face du premier pallier.

La chapelle royale, à l'exception du plafond, peint par Nicolas Rossi, a été refaite, il n'y a pas long-tems, sur les dessins du Chev. Niccolini. L'autel est d'un travail surprenant et d'une grande richesse. On y remarque une belle statue de la Vierge du sculpteur Fansaga.

Les appartemens sont décorés avec autant de goût que de magnificence. Les fresques sont de l'école napolitaine, et la galerie de peinture est ornée de plusieurs tableaux de Raphaël, du Guide, du Schidoni, de Caravaggio, du Titien, du Guerchin, de l'Albano etc. Une superbe salle d'armes, située au rez-de-chaussée, renferme une collection précieuse d'armures antiques et de belles et riches armes modernes.

La Bibliothèque privée du Roi contient des éditions aussi magnifiques que rares: elle occupe plusieurs pièces parfaitement décorées.

On ne doit pas passer sous silence le Théâtre de cour, et la salle d'Hercule; l'un et l'autre sont très-remarquables par leur grandeur. Le nouveau palais royal communique avec le Château-neuf du côté de l'est par un petit pont-levis, et du côté du nord avec le Théâtre S.t Charles par de longs corridors.

Cet édifice manque d'unité, parce que dans l'aile ajoutée

pour y loger la famille Royale on ne s'est pas soucié de suivre le dessin primitif de Fontana, dont il ne reste à peu-près que la façade, au haut de laquelle on a eu la maladresse de placer une petite tour pour l'horloge, qui fait honte à l'architecture moderne. Une partie de cette façade est construite en *piperne* et le reste en briques.

LE PORT DE NAPLES.

Nous avons déjà donné une idée du port de Naples, lorsque nous avons parlé du môle. Il est incontestable que ce port a des défauts très-graves ; d'abord il n'est pas assez spacieux pour recevoir à la fois les vaisseaux de guerre et les navires marchands, ensuite il n'est pas à l'abri des vents du nord-est, et n'est que trop sujet au ressac. Le gouvernement, sur les instances du Commerce, a depuis long-tems approuvé le projet d'ajouter un autre bras à celui du môle méridional, mais les travaux n'en ont pas encore été commencés. En attendant, on a entrepris la construction d'un nouveau port tout-près de la Darce pour recevoir les bâtimens de guerre de la Marine Royale ; mais les travaux ne sont pas poursuivis avec assez d'activité pour en espérer bientôt l'accomplissement.

Lorsque le commerce est animé, rien ne peut se comparer au coup-d'œil enchanteur qu'offre la promenade du môle au milieu de la mer, ayant à gauche tous les vaisseaux pressés dans le port, sans compter l'immense variété des pavillons flottant au bout de leurs mâts élevés ; à droite la Darce, le Château-neuf et une partie du palais royal et des superbes édifices qui l'environnent ; en face le Vésuve, l'île de Caprée et le golfe ; et en se tournant du côté du nord, la colline si riante de S.t Martin, couronnée par l'imposante chartreuse de ce nom et par le fort S.t Elme.

LE MUSÉE BOURBON.

Ce grand édifice, le plus bel ornement de la ville de Naples, ne fut d'abord qu'un haras royal, dont le Vice-Roi, Duc d'Ossuna, jeta les fondemens en 1586. Ce fut le Comte de Lemos qui ordonna la reconstruction de ce bâtiment pour y installer l'Université de la ville, et qui en fit commencer les travaux en 1599 sur le dessin du chev. Jules César Fontana, fils de l'architecte du nouveau palais royal. Cependant l'Université ne put ouvrir ses cours qu'en 1615, sous les auspices du Vice-roi, Don Pèdre de Castro, fils du Comte de Lemos. Le roi Charles III. n'oublia pas de donner ses soins à ce vaste édifice, qui fut encore agrandi et embelli sur le dessin de l'habile architecte Pompée Schiantarelli, lorsque le roi Ferdinand IV. y installa en 1780 l'Académie royale des sciences, qu'il venait d'instituer. Pendant la domination française, on dégagea ce bâtiment d'un jardin, appartenant au couvent de S.te Thérèse, qui en masquait une partie. Ce fut dans cet emplacement qu'on trouva plusieurs tombeaux d'une grande antiquité, ainsi que des squelettes, des armures, des vases et des médailles. On rasa ensuite un palais qui encombrait l'édifice du côté de l'est; et, si le temps n'en eut pas manqué, on aurait démoli aussi la maison qui en masque encore une partie. Nous souhaitons que ce projet soit exécuté au plus tôt, pour que l'angle nord-est de ce monument des beaux-arts soit

débarrassé de cette mesquine masure qu'on y a maladroitement accolée. Au reste, il est juste de faire remarquer qu'il ne fut tout-à-fait achevé et mis dans l'état où nous le voyons aujourd'hui que vers la fin du long règne de Ferdinand I. et par les soins de M.r le Marquis Ruffo, qui fit ajouter à cet édifice une des ailes dont il manquait.

La disposition de ce bâtiment est simple et régulière : et, quoiqu'on ne puisse pas en louer la pureté du style, on doit néanmoins convenir qu'il est imposant. Cette construction se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages. On voit trois portes sur la façade. Deux grandes colonnes soutiennent le balcon du premier étage et décorent la porte du centre, qui introduit sous un vestibule à arcades, distribué en trois nefs, dont celle du milieu traverse le palais dans toute sa longueur. Les deux nefs latérales ont chacune une cour entourée d'un portique. Le grand escalier à deux bras est placé au fond du vestibule. Quoiqu'il ne soit pas exempt de défauts, il est pourtant d'un grand effet, surtout depuis que Canova y fit percer une voûte pour mieux éclairer sa statue en marbre de Ferdinand I. On voit des deux côtés du vestibule les galeries des fresques découvertes à Pompéï : celles-ci occupent presqu'en entier le rez-de-chaussée, du côté de la façade. Sous les portiques des deux cours, fermés jusqu'aux impostes des arcades extérieures, on a placé, à droite, les antiquités égyptiennes, les statues, et les autres objets en bronze, ainsi que les inscriptions les plus intéressantes ; à gauche un grand nombre de statues, de bustes, de bas-reliefs et de bassins en marbre. On monte par le grand escalier au premier étage, distribué en trois parties. Celle du milieu, occupée par la Bibliothèque, est remarquable par la beauté et la noblesse de son grand sa-

lon, sur le pavé duquel on voit une méridienne, ainsi que par le nombre de ses volumes et par des raretés, qui sont du plus grand prix aux yeux des bibliophiles. On voit à droite de la Bibliothèque les galeries de tableaux de l'école Napolitaine; c'est ici que les trois académies, formant la Société Royale, tiennent provisoirement leurs séances. Dans les salles qui s'ouvrent sur la grande cour on conserve les médailles, les antiques, les ustensiles, les armures et tant d'autres objets curieux, trouvés à Herculanum, à Pompéï, et à Stabia; ainsi que la plus belle collection de vases étrusques. Il y a, sur le côté gauche de la cour, des pièces où l'on déroule les papyrus, brûlés par les laves du Vésuve, et découverts à Herculanum; le reste est occupé par les galeries de tableaux flamands, vénitiens, et surtout par celle qu'on a surnommée *des chefs-d'oeuvre*, à cause des tableaux qu'elle renferme, et qui sont dûs aux pinceaux de Raphaël, de Jules Romain, du Dominiquin, de l'Espagnolet, et d'autres grands peintres anciens. Des deux portes ouvrant sur la façade, l'une, qui est toujours fermée, répond au Musée des statues en marbre, l'autre donne entrée à la galerie des inscriptions et des peintures de Pompéï, où une exposition des arts du dessin a lieu tous les deux ans. Un bel escalier, ménagé au fond de cette porte, conduit aux salles de lecture de la Bibliothèque et au second étage, où se tiennent les écoles de dessin.